



CARTES POSTALES AU-DESSUS DU TREFONDS



Conception graphique : Delphine Barbut

Une production du Théâtre Grandeur Nature
avec le soutien du Paradis (galerie verbale) et de la Gare Mondiale



Cartes Postales au-dessus du tréfonds

Correspondances d'une expérience paysagère intérieure
Delphine Barbut / Thomas Cossia / Gilles Ruard



La nature serait un foisonnement de vie et de mort, de vies et de morts, multiples, indénombrables et imbriquées.

Le tréfonds sonore du monde aurait à voir avec cela*. Leur puissance est telle, la puissance du tréfonds, celle de cette imbrication de vies et de morts, que nous, humains, ne pouvons la soutenir, nous y confronter.

Nous avons appris à ne plus l'entendre, à ne plus la percevoir. Nous avons édifié la culture humaine comme outil de notre déni. Tout simplement pour parvenir à vivre.

Mais ce faisant, notre efficacité et notre force collective se sont révélées si intenses que non seulement nous sommes parvenus à nous dégager des tréfonds et chaos premiers, mais nous sommes également devenus de super prédateurs. À tel point que nous mettons aujourd'hui la vie en danger. La vie en général et Notre vie en tant qu'Humanité en particulier.

Nous sommes, si nous voulons en réchapper, parvenus au bout du chemin du déni. Nous voici dans l'obligation de prendre conscience de ce déni, de retrouver nos capacités à percevoir les tréfonds et chaos matriciels. Non pas pour s'y dissoudre totalement et disparaître, mais pour apprendre comment nous y prendre autrement. L'enjeu ne serait plus la domination et le déni, mais le « faire paysage ensemble », avec ces puissances primordiales.

Comment faire ? Notre chance c'est que bien sûr tréfonds et chaos n'ont pas disparu d'une part, et que d'autre part nous avons la possibilité d'en saisir, d'en percevoir parfois certains surgissements. Ce peut être dans des moments extrêmes de « catastrophes naturelles » et il s'agit alors avant tout de sauver sa peau et celle des autres, ou tout au moins de se mettre à l'abri. Mais ce sont aussi des apparitions de moments de joie intense et profonde qui peuvent se produire dans des lieux, des espaces, des moments de présent où constructions humaines et élans fondamentaux s'enchevêtrent sans se détruire, parviennent à cohabiter sans tonitruance. Nous, humains, avons sans doute aujourd'hui suffisamment acquis de force et de savoirs pour réussir à rencontrer, au-delà du déni, en dehors de la volonté de détruire, les élans primordiaux, en chevauchant les lignes de vies et les lignes de mort dans une relative harmonie.

Laissons le silence s'ouvrir au tréfonds sonore du monde, tentons d'établir le contact

sans renoncer à faire sens, sans renoncer aux mots et aux langages mais en nous laissant traverser par des vibrations primordiales.

Percevoir, ressentir les élans vitaux, s'en approcher avec circonspection et connaissances.

Faire culture d'une autre manière en transgressant les interdits de la culture.

Échapper à la barbarie en prenant soin de soi pour l'autre.

Nous pouvons le faire.

* à propos du tréfonds sonore du monde
cf. Pascal Quignard, La haine de la musique, Gallimard Folio 1996

Gilles Ruard : textes, jeu

Delphine Barbut : guitare, sons, objets sonores

Thomas Cossia : lumières

Nicolas Barillot : enregistrements de textes

12 Spectateurs dramaturgiques

Images, objets, matières

Voyages au cœur d'un assemblage

Barbara Glowczewski, anthropologue, Paris, le 10/3/2022

Le premier soir, en ce 2/2/22, nous n'étions que deux, l'artiste Kurde en résidence de longue durée dans cette ville de Bergerac et sa Gare mondiale, et moi parisienne invitée pour trois soirs car, m'avait dit l'acteur rencontré à Brive La Gaillarde : un de mes textes l'avait inspiré depuis des années pour une de ses cartes postales. La troupe de trois nous avait fait choisir au Kurde et moi une carte postale agrandie au format A4 sur un support rigide parmi la douzaine de panneaux accrochés sur un mur de la salle du buffet. On nous avait dit de garder cette carte en évidence sur nous pour nous asseoir dans une 2e salle. J'ai accroché mon panneau autour de ma taille avec un foulard. Assise sur la chaise, l'inconfort s'installa. Je me demandais à quoi cela servait d'afficher cette image sur mon ventre alors que personne ne la regardait mais bon, les chaises du cercle devant moi étaient vides. Il fallait juste que j' imagine des spectateurs assis et alors, peut-être, que mon cadre sur le ventre leur ferait paysage.

A vrai dire cela me rappelait un film que j'avais fait à 17 ans avec trois copines et quatre copains de la classe de terminale en 1973. Nous l'avions intitulé « Angoisse ». Chacun.e devait mettre en scène une scène courte sur l'objet de son angoisse. J'avais choisi le grand miroir d'une armoire où je traçais au feutre noir le contour de ma silhouette jusqu'à arriver à la main traceuse sans pouvoir en faire le contour, j'éclatais alors d'un rire un peu fou. Le film alternait nos 8 séquences avec une procession dans une carrière de la forêt de Montmorency où sur une haute butte de sable trônait une grande chaise vide. A tour de rôle nous déposions au pied de la butte l'offrande des objets de nos angoisses. Je déposais un cadre vide.

(<https://vimeo.com/315628049>)

Au centre de l'espace circulaire formé au sol par les douze chaises de la Gare mondiale émergeait un tas de quelque chose plus haut que le reste qui semblait structurer les objets disparates qui en partaient ou y convergeaient. L'acteur, la musicienne et l'homme des lumières déplaçaient régulièrement certains de ces objets. Au sol se trouvaient les 12 petites cartes postales qui avaient été agrandies dans l'autre salle. On nous donna au Kurde et moi la petite carte postale correspondant à nos choix respectifs. J'en conclus que je pouvais me débarrasser du cadre qui entravait mon ventre et le posait à terre. La musicienne déplaçait des galets alors que la musique qu'elle fabriquait oscillait entre rock et cristal. Elle déplaçait des bouts de bois entre des coups de basse et des ambiances électroniques. L'acteur me donna un objet étrange en bois, sorte de bilboquet qu'on ne pouvait s'empêcher de bouger et alors ça faisait un clic rythmé comme de la musique. C'était assez jouissif. Ma main s'agita jusqu'à la fin.

Le deuxième soir, les lignes d'objets déplacés étaient restées en l'état. Soit un peu en désordre comme si les objets avaient été désorientés par rapport à la relative structure du paysage de la veille. D'ailleurs la troupe de trois avait décidé de remplacer les petites cartes postales au sol par les cadres de l'autre salle.

Ainsi les spectateurs et spectatrices avaient été invité.es à choisir leur carte en cadre en entrant par groupe de trois dans la salle des chaises. L'acteur, la musicienne et l'homme des lumières leur expliquaient des choses pour qu'il ou elle choisisse sa grande carte postale au sol et les invitaient à intervenir dans le cercle pendant la séance. Une fois assis, chacun sembla un peu embarrassé de sa carte postale, la tenant contre soi, ou l'appuyant contre sa chaise.

Après un long silence, une spectatrice se leva, parlant seule, puis à une autre, ou à nous, soufflant, chantant, se roulant au sol. L'autre changea de place pour s'asseoir sur une chaise laissée vide et se relevait de temps en temps pour déambuler. Une troisième s'entremêla avec elles. L'acteur trouvait à peine la place de se faufiler... Elles jouaient de leur corps et de leur voix avec l'espace et la musique et tout ce qui se présentait, comme cette branche feuillue au bout d'un fil, tel un gui suspendu descendant du plafond. Nous apprîmes alors par l'acteur qu'il l'avait trouvée sur un très vieux chêne de Tarnac... Poussée par la passante, la branche se balançait comme une cloche. Le bruissement des feuilles s'amplifia. Tous les objets s'animaient au passage des performeuses improvisées.

Pour ma part, je ne supportais pas le fil enroulé du micro par terre et il me vint l'envie de le défaire pour qu'il trouve aussi sa ligne, aussi méandreuse que possible. Je me levai de la chaise pour prendre le micro et le secouai comme un lasso, de plus en plus violemment pour qu'il se déploie. Une certaine colère montait en moi du fait que le fil était trop court pour être lancé aussi loin que je le voulais. Je fus arrêtée par la pile de choses au centre où s'était couché en boule la spectatrice joueuse improvisée. Du coup je laissai le micro à terre, tourné contre son dos. Elle s'en empara quand elle se retourna et y susurra des sons, petits cris et respirations fortes, comme un désir à venir.

L'acteur commença l'histoire de la grand-mère sicilienne émigrée petite fille en Tunisie au lieu de Chicago où elle avait rêvé d'aller avec d'autres membres de sa famille. C'était ma carte postale préférée mais je ne peux dire pourquoi sinon le charme sera rompu. Ce charme séduisit tant les deux joueuses improvisées qu'elles saisirent chaque mot au vol pour attraper un objet correspondant, déplaçant tout de telle manière que les objets réassemblés devinrent immeubles, ville, village, pays reliés comme des îles par des chemins de fortune... A la fin, il s'avéra que les lignes de départ étaient complètement chamboulées donnant une sorte de chair au paysage au sol, créant une véritable cartographie d'îles d'un archipel qui avait émergé au fur et à mesure du récit : la Tunisie vers la sortie de la salle, Chicago vers l'équipement de musique, Tarnac suspendu en l'air et un chemin de pierres que certaines tentèrent de dresser et d'assembler en hauteur mais qui perdait sans cesse l'équilibre, comme un château de cartes, un château de sable.

La troupe discuta longtemps entre elleux pour savoir s'ils allaient garder la carte (non postale) du sol en l'état ou la redessiner comme la veille. Elle resta, archipelisée bien que non située (et donc insignifiante) pour le nouveau cercle de 12 invité.es du troisième soir. Comme il n'y avait toujours que 12 chaises en cercle, le Kurde et moi fûmes invités à nous asseoir sur deux sièges posés en dehors, sur une estrade. Notre posture extérieure et surplombante sembla troubler l'acteur qui, au lieu d'entrer dans le cercle des chaises comme les deux soirs d'avant, errait autour, dans l'obscurité, en tournant son texte vers des silences inattendus.

On s'en inquiéta nous deux sur l'estrade... L'homme des lumières tenta de mettre l'acteur à jour. La musicienne de monter le son pour le réveiller. Mais il était aspiré par le tréfonds. Et quand il nous revint sur la piste des chaises, il attrapa les choses empilées au milieu : c'était des bouts de bois. Il partit avec, plié en deux sous le poids comme s'il avait ramassé un fagot... exactement comme Nungarrayi, ma sœur Warlpiri de la brousse australienne dont il racontait l'histoire à la première personne telle que je l'avais transcrite de sa bouche et traduite de sa langue, le warlpiri : elle avait accouché d'un enfant du Rêve Cannibale qui avait asséché son lait... De l'estrade, il apparût que la collecte du bois au cœur de la piste avait créé un vide... Décentré, le réseau de lignes respirait la liberté.



*«La petite fille et les Cartes postales»
Serwett Cihangiroglu,
artiste Kurde en résidence de longue durée à La Gare mondiale.*

U N

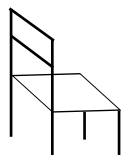
A

B

R

I

Notre abri se crée
avec l'ensemble
des personnes
en présence.
Ces dernières
composent
une structure
physique,
psychique,
émotionnelle.
Une réalité ainsi
décalée crée
l'architecture
de l'espace, une
architecture en
mouvement.



...

ANTROPOETHIQUE

«Lorsque j'avais rencontré les peuples aborigènes dans les livres, deux choses m'avaient fascinée : leur rapport à la marche et l'absence de maisons. Errance apparente, à la recherche perpétuelle d'un foyer sans cesse recrée, quitté et retrouvé par le retour sur les sites sacrés. Des sites qui ne sont pas faits pour y vivre mais pour rêver, des sites à chanter, peindre et danser. Des sites à aimer, regretter et garder dans son coeur comme une terre d'exil et de nostalgie».
Extrait de «Les rêveurs du désert» - Barbara Glowczewski

L'être paysage ensemble

Présence de : Acteur, musicienne, créateur lumière,
spectateurs dramaturgiques



Être là Lire les mots Dire des mots

**Produire des sons Agir des sons Agir
du corps sur les matières présentes
impacts sur le dire et l'agir de l'acteur
les impacts sur le dire et l'agir de chacun
non début non fin émergence de la
forme Faire paysage ensemble Affaiblir la
prédation Habiter le monde autrement
perceptions sensations affects qui
circulent plus ou moins consciemment
sens perçu**

Un itinéraire de récits

Dans nos cartes postales au-dessus du tréfonds les récits sont affectés.

Pour une part ils constituent la seule structure à demeurer intacte : on retrouve l'ensemble des mots. Ils sont dits le plus souvent par l'acteur et apparaissent dans un ordre inamovible.

Mais voilà, ils apparaissent en subissant des perturbations. Celles-ci proviennent de notre errance collective, à l'écoute, en perception, décalées du monde.

Nous tous entités présentes, acteur, musicienne, créateur lumières, spectateurs dramaturgiques, objets images, objets sonores, objets matières, sommes en mouvement, en vibration, en aiguïsement des sens.

Cette manière d'être ensemble provoque l'apparition déformée, affectée, des mots.

«Ça» erre dans les contours sonores, «ça» erre dans les enchaînements, les rythmes, les silences, les sons, les rencontres, les lumières, «ça» trace de curieux parcours, uniques, non reproductibles.

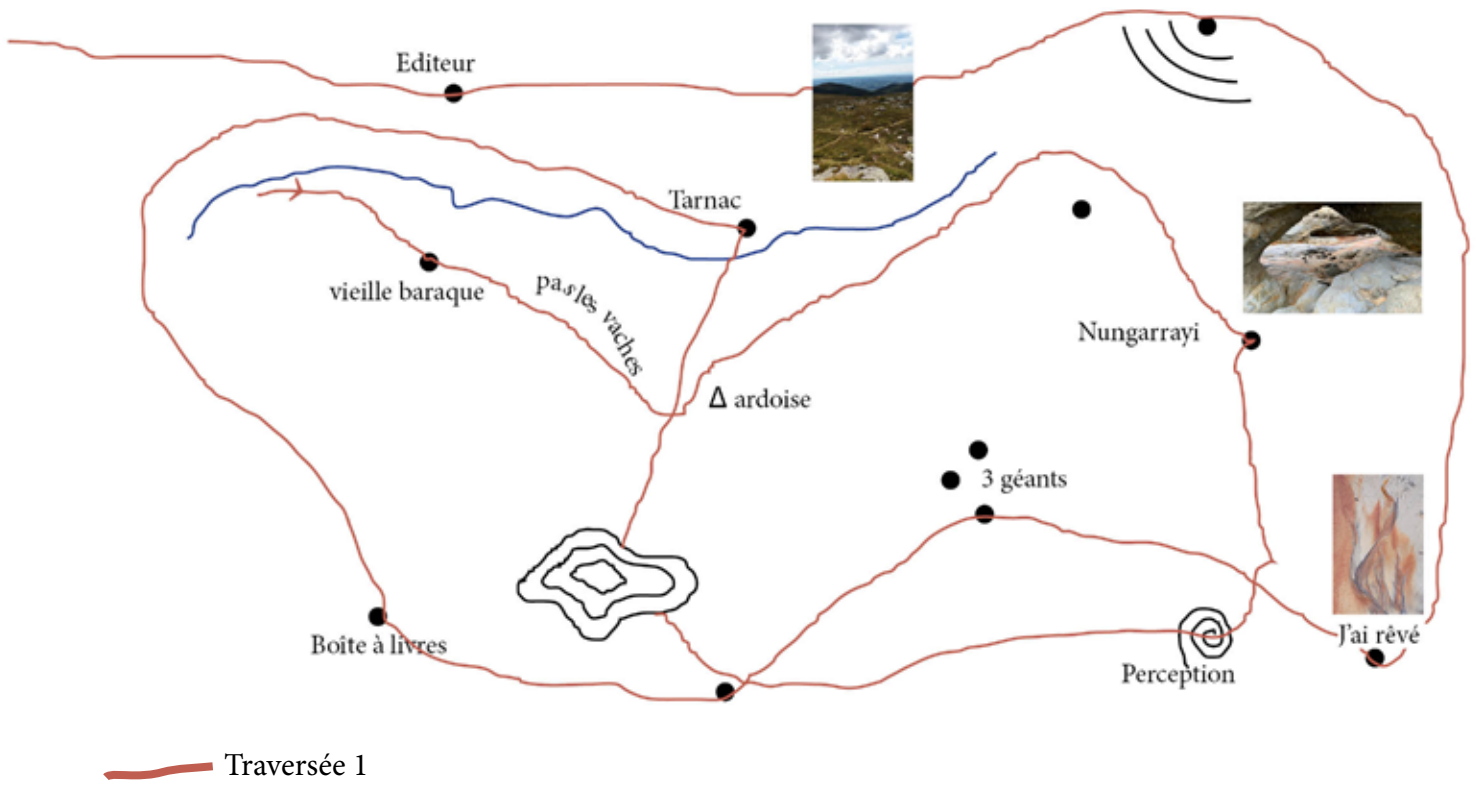
À chaque nouvelle traversée, un «itinerré» de récits s'inscrit comme trace dans l'espace.

Ce qu'il pointe : nous avons été paysage ensemble.

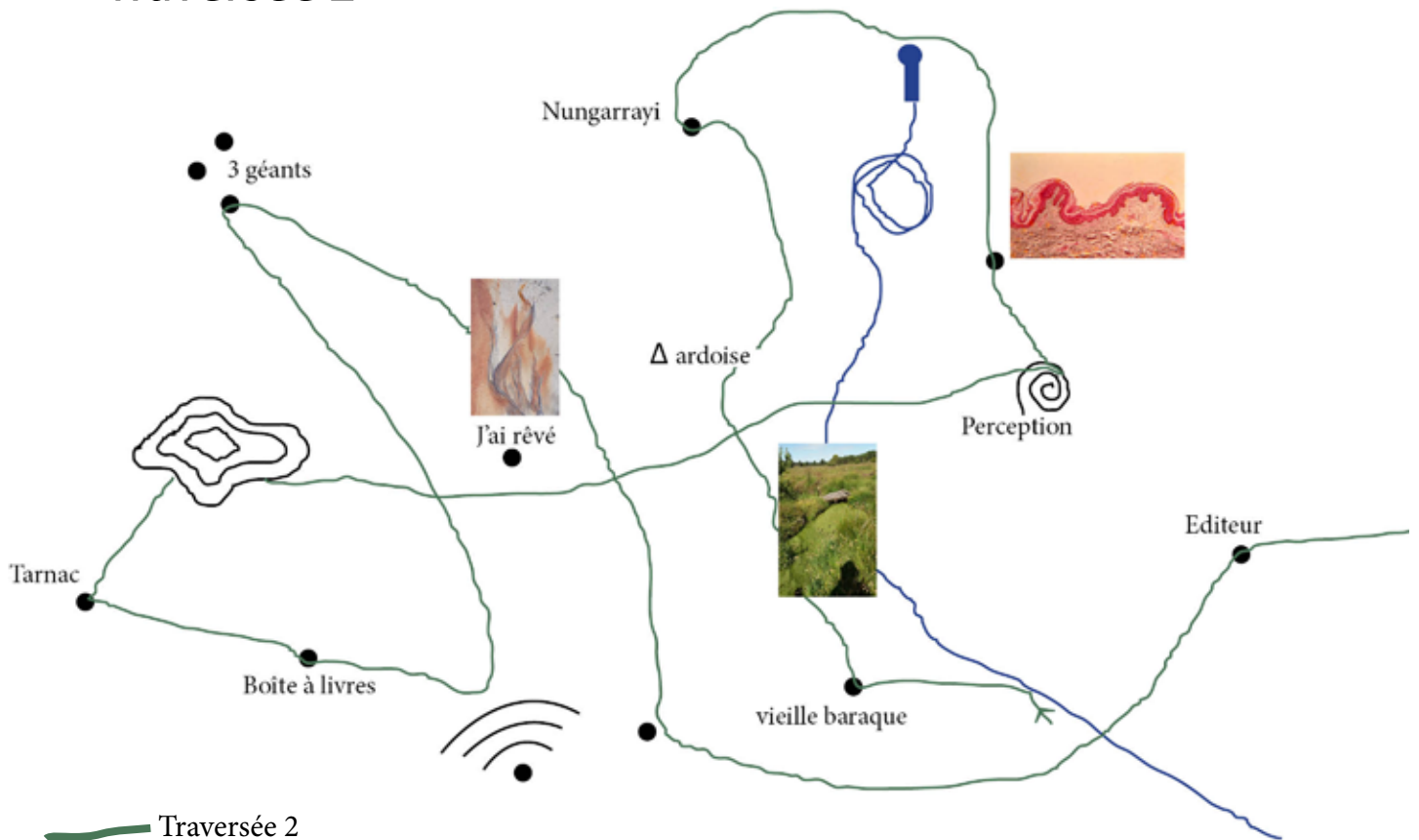


Ecoute : une carte postale hors impacts liés à une traversée
<https://soundcloud.com/cartesdutrefonds>

Traversée 1



Traversée 2



Prolongements

Nous souhaiterions continuer à faire circuler nos cartes postales au-dessus du tréfonds selon les modalités actuelles :

- Arriver en un lieu, se poser dans l'espace et l'habiter de manière singulière, adaptée.
- Effectuer un nombre conséquent de traversées publiques avec la présence lors de chacune d'elles, de douze spectateurs dramaturgiques.

Après avoir posé une réflexion partagée en amont avec le lieu et les personnes qui nous accueillent, prendre les décisions en commun, qui incluent également la dimension économique de notre venue.

Perspectives



La possibilité d'être accueillis en résidences de travail pour approfondir le cheminement et explorer de nouvelles directions nous intéresse au plus haut point.

Nos cartes postales et l'exploration du tréfonds vont également poursuivre leur évolution :

- Mettre au travail la question du « Centre », la recherche de son affaiblissement au profit de l'émergence d'une force collective mieux perçue et plus partagée.
- AFFAIBLIR centre de l'espace, centration sur l'acteur, centration de l'attention sur les mots...
- ACCROÎTRE multiplicité des perceptions simultanées, accueil de ses sensations, accès à des états inhabituels, production accrue d'actions verbales, sonores, gestuelles, physiques.

Cette volonté peut se décliner en de nombreux axes pratiques de travail sur place, dans les lieux de résidence . En voici quelques uns :

- Une pratique de plateau autour de **la présence des spectateurs dramaturgiques** (l'accueil perceptif, le passage à l'action, verbale, sonore, physique, dans l'espace...)

- Une **rencontre avec « l'autre » habitant la géographie** dans laquelle nous arrivons. Nous voulons poursuivre à la fois le **travail d'écriture en « itinérance »** dans des lieux qui nous sont inconnus et en échos et partages avec des personnes rencontrées à l'occasion de notre venue, et la **pratique de l'invention sonore**, à partir de nos outils, en corrélation et partage avec les habitants des régions que nous découvrons.

- Ces pratiques sonores et d'écritures ont vocation à être partagées, et donc réalisées en commun, et à déboucher sur de **nouvelles cartes postales et de nouveaux objets sonores** inclus dans nos traversées publiques.

- Découvrir lors de nos déambulations de **nouvelles matières venant habiter nos abris anthropoéthiques provisoires**.

- Mettre en pratique concrète notre volonté d'accroître relativement le nombre de cartes postales au-dessus du tréfonds présentes lors des traversées, en s'efforçant de créer une **correspondance entre nombre de cartes postales « images », nombre de cartes postales « textes » et nombre de spectateurs dramaturgiques présents**.

Contacts

gilles.ruard@gmail.com / 06 76 83 81 61
delphine.barbut@bbox.fr / 06 64 09 34 56

Annexe 1

Gilles Ruard - 15 février 2022

C'est, je pars de moi dans ce propos liminaire, pour dire que depuis 2002/2003, j'ai entamé un travail à la fois d'écriture et de démarche théâtrale, qu'au bout de vingt ans je pense pouvoir commencer à nommer.

C'est, si c'était un manifeste on pourrait l'intituler «Être paysage ensemble»

On, si c'était une construction, une architecture, on pourrait dire que c'est un abri anthropoéthique avec un h entre le t et le i.

Aujourd'hui il se décline à partir de nos « Cartes postales au-dessus du tréfonds ».

Un projet englobant qui est aussi bien la ligne directe actuelle du manifeste que le petit nom que l'on pourrait donner à cet abri et que je, j'habite en compagnie de Delphine Barbut et Thomas Cossia.

Ce parcours d'écriture et de démarche théâtrale il repose autour de quelques notions clé :

Une écriture en itinérance avec deux « r » à itinérance.

Un, la notion de spectateur dramaturgique qui est première et très importante

La notion d'assemblée réunie.

Une recherche sur «l'être paysage ensemble», être paysage ensemble qui inclut toutes les personnes présentes au moment de ce que l'on peut appeler des traversées publiques, qui sont des moments d'apparitions de la forme, apparitions collectives impliquant l'ensemble des acolytes, l'ensemble des personnes présentes.

Lorsque, si l'on veut parler un tout petit peu écriture, elle a toujours d'une manière ou d'une autre une dimension d'écriture en strates et je pourrais dire que depuis 2002, j'avance au rythme de l'escargot, et ce rythme est d'autant plus lent que même si chemin faisant je me muscle et détiens une puissance croissante quant à ma capacité à me déplacer, la maison, l'abri que je construis a lui aussi de plus en plus de volume, donc mon rythme ne s'accélère pas.

Ce parcours minuscule mine de rien m'a amené

à croiser de nombreuses belles personnes et de nombreux lieux forts et très attachants.

Au niveau des personnes croisées dans le travail, je parle là d'artistes essentiellement mais pas que.

Nicolas Barillot, Nicolas Granger, Delphine Barbut, Frédéric Ferrer, Isabelle Jeanty, Yan Allegret, Éric Blossse, Thomas Cossia, Dominique Le Lan-Tallet, Stéphanie et Charles Feliculis Yvonneau, Evelyne Moreau, Mathilde Montrignac, Laurence de la Fuente, Clyde Chabot, Wilden, Kevin Rolland, Maya Boquet, Marie-Gabrielle et Dominique Duc, Jean Marie Champion, Émilie Esquerré, Bastien Dessolas. Virginie Labrousse-Roumagne, Barbara Glowczewski, Serwet Cihamgiroglu, Severine Balsamo, Joël Olivier, ancien Directeur de l'ACDDP, Youness Anzane, artiste que j'ai rencontré en tant que responsable de lieu, Olivier Marboeuf, artiste et que j'ai rencontré en tant que responsable de lieu, Anne Dreyfus, artiste que j'ai rencontrée en tant que responsable de lieu.

J'en oublie certainement, peut-être je compléterai cette encyclopédie de belles personnes.

Et donc il y a aussi de nombreux lieux qui ont accueillis mes travaux depuis 2002 :

Je, j'en retiendrai deux sur la Dordogne, les deux principaux par les moyens qu'ils ont engagés.

Essentiellement le lieu du Paradis (galerie verbale) qui est le lieu du Théâtre grandeur nature et qui m'a accueilli en tant qu'artiste associé depuis cette vingtaine d'années en me donnant des moyens pour travailler,

et la gare mondiale qui plus modestement a eu l'occasion d'accueillir deux fois de manière conséquente et financée mon travail, notre travail. Naxos bobine, Rue de la Roquette dans le 11ème arrondissement, L'espace Khiasma, aux

lilas, dans le cadre du festival Off Limits, Le Générateur, à Gentilly, dans le cadre du festival Frasq, le Off d'Avignon en 2013 L'espace François Mitterrand à Périgueux également Est-ce que j'oublie des lieux importants pour moi à ce stade, ou des personnes ? Probablement.

Oui, il y a les anciennes cuisines de l'Hôpital Psychiatrique de Maison Blanche, également, en proche banlieue parisienne, à Neuilly sur Marne...

Bref un parcours d'escargot. Un parcours d'escargot qui prend aujourd'hui une tournure étrange parce qu'en réalité, autour de cet abri anthropoéthique, autour de ce manifeste d'un, de la recherche d'un « Être paysage ensemble », quelque chose s'est produit.

Cette chose c'est que j'ai été, nous avons été en quelques sortes rattrapés par le monde, rattrapés par le monde dans toute son urgence. Car à y bien regarder, ce manifeste, cette démarche, cette proposition de partage, par les voies du théâtre, repose sur un fond très clair, très simple : La nécessité du pas de côté, une évolution à la fois douce et radicale de notre perception du monde, de notre manière d'habiter le monde, et ce pari qu'une certaine forme de théâtre peut faciliter cela.

Et ce qui est aujourd'hui à l'œuvre, dans cette urgence contemporaine, hyper contemporaine, c'est que ce pas de côté, il est même peut-être beaucoup trop tard pour le réaliser, mais si nous voulons garder ne serait-ce qu'un petit contact avec l'espoir, l'espoir d'une survie de l'humanité, l'espoir d'une planète qui demeurerait habitable au vivant, nous sommes dans la nécessité absolue d'évoluer profondément et le plus en douceur possible, du côté de nos perceptions, sensations et actions, du monde, sur le monde. Nous devons évoluer très profondément et rapidement sur notre manière d'habiter le monde, sur un mode extrêmement collectif. Ma démarche de travail tente de, d'exister à cet endroit là.

Inutile de dire qu'elle est profondément atypique puisqu'elle ne cherche pas à délivrer un discours, à délivrer un message, mais elle cherche, elle invite à plonger dans un univers de perceptions, de sensations, d'états partagés qui d'une certaine manière permettent de changer la donne.

Alors, c'est dans ce cadre là que qu'arrivent nos « Cartes postales au-dessus du tréfonds ». Nos cartes postales au-dessus du tréfonds c'est donc à la base une itinérance d'écriture, que j'ai réalisée dans un premier temps, qui m'a permis d'envoyer, d'adresser dix cartes postales écrites à Delphine et cet envoi contenait une proposition de partage, une proposition de travail commun. Nous avons proposé à Thomas, Thomas Cossia,

de nous rejoindre pour plonger avec nous dans le projet et plus précisément, mais pas uniquement, autour de la matière de la lumière du projet, Delphine se situant essentiellement mais pas uniquement loin de là du côté de la matière des sons et musicalités et moi du côté d'une présence d'acteur ayant incorporé les textes des cartes postales.

Et autour de ça nous avons donc construit des moments de traversées avec des spectateurs dramaturgiques. Moments qui se caractérisent par le fait que étant par essence des moments uniques d'implication et de co-présence au monde, ils débouchent lors de chaque traversée sur des formes uniques dans lesquelles le seul élément de stabilité est constitué par le fait que l'on y retrouve trace structurée et ordonnée, mais souvent déformée, de la présence des textes dits par l'acteur des cartes postales écrites au-dessus du tréfonds.

Nous avons déployé ces traversées à une vingtaine de reprises dans deux lieux, le Paradis (galerie verbale) de Périgueux et la Gare mondiale de Bergerac, et cette, cet engagement est en permanente évolution. Il n'est pas clôt. Les dix cartes postales sur lesquelles il repose actuellement sont évidemment susceptibles d'évolutions, la manière dont nous accueillons, dont nous proposons, dont nous accompagnons évolue au fil de notre avancée.

Ce qui va demeurer c'est le cheminement d'urgence à rythme d'escargot, mais la structure et les contenus sont tout à fait amenés à et sont déjà le cadre de nombreuses métamorphoses.

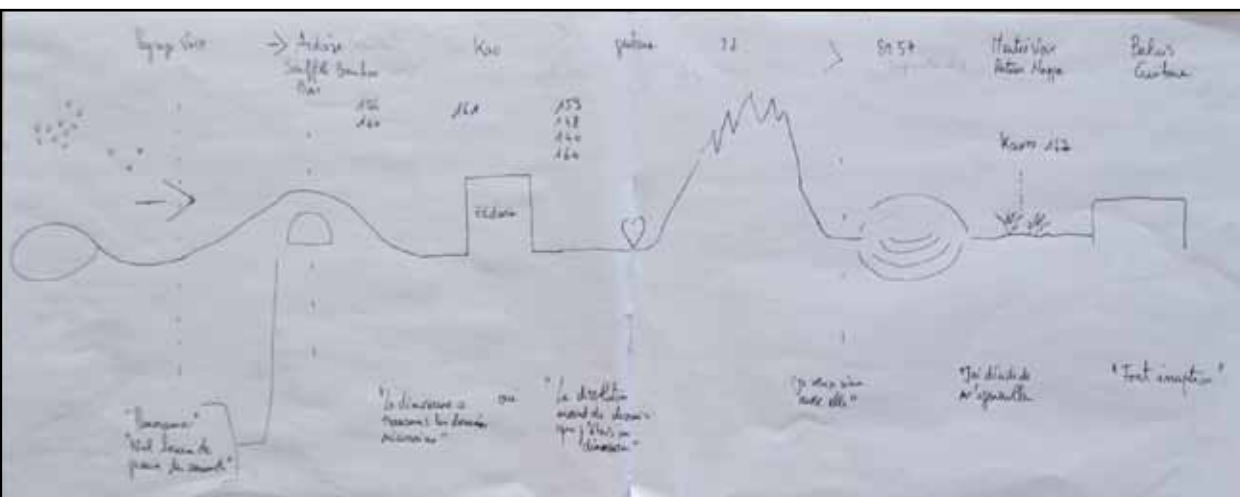
L'« Être paysage ensemble » demeure, « l'abri anthropoéthique » est un cadre incontournable, nos cartes postales épousent la plastique du mouvement du monde à un rythme ralenti et ralentisseur car peut-être le plus important aujourd'hui est de poser un rythme d'escargot qui permette une autre forme de déambulation que celle de l'accélération infiniment exponentielle des Nouvelles Technologies de l'informatique et de la communication. C'est là-dessus que nous sommes, nous n'avons pas l'intention d'abandonner la partie. »

Annexe 2 Delphine Barbut

Nous avons travaillé avec Gilles sur un précédent projet, nommé selon son texte, «Des amours et des guerres». Pour ce dernier, j'avais assez naturellement rassemblé un ensemble de matériels qui me permettait de larges possibilités d'expérimentations et d'improvisations vocales et instrumentales. Un travail de thèmes, selon la teneur et la couleur des textes, puis un travail sur les matériaux sonores en direct. En avait découlé pour moi un cheminement vers une transcription visuelle, j'entends par là, l'appropriation d'une écriture musicale que j'expérimente encore aujourd'hui.

à la galerie verbale Le Paradis. Chacun avec une «puissance d'agir» (ou puissance d'évocation) qui lui est propre, visuelle ou sonore ou les deux.

Ce sont tous ces matériaux qui se confrontent lors de nos traversées au matériel musical plus moderne (guitare, sampler, effets...), aux textes, aux lumières, aux présences.



*Partition Paysage
«Des amours et des guerres»*

Lorsqu'il m'a transmis les textes nommés Cartes Postales, il m'a parlé de son souhait de les confronter au tréfonds sonore.

Pourquoi le tréfonds? parce que c'est ce que nous sommes obligés d'oublier si nous voulons être présents au monde...

Ce terme je ne le connaissais pas, mais tout de suite je m'en suis fait une idée puisqu'à ce moment là, j'avais amorcé mon projet autour des végétaux, dont la base est un collectage autant visuel que sonore. Alors sans le savoir j'avais déjà un pied dans le tréfonds et ce qu'il me demandait me semblait tout indiqué pour moi.

J'ai donc élargi mon collectage à tout objet sonore issu du milieu naturel ou à tout ce qui me semblait pouvoir se rapprocher de ce tréfonds. En plus de ces éléments sonores dont nous disposons maintenant, un ensemble d'objets, (des débris ou des trésors?) prirent place dans l'espace de jeu que nous avons défini dès notre première séance de travail en résidence



*Echantillon d'artefacts
présents sur les Traversées*

Annexe 3

Thomas Cossia

C'est en septembre 2020, alors que les théâtres étaient fermés depuis 6 mois, que Gilles m'a appelé pour me présenter le projet de cartes postales au-dessus du tréfonds et me proposer de le mettre en lumière.

Dans ce projet absolument tout est inédit pour moi, pas de scène, pas de début, pas de fin, pas de conduite, mais un objectif : faire paysage ensemble Delphine, Gilles, les cartes postales, les spectateurs dramaturgiques et moi.

C'est au fur et à mesure des traversées que j'ai pris conscience qu'il ne me fallait pas préméditer un éclairage, mais laisser le tréfonds l'impacter pour qu'il en devienne une partie visible.

